

Plotte à *tire*

Catherine Léger

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68866ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Léger, C. (2013). *Plotte à tire*. *Jeu*, (146), 91–94.

Dossier

Jusqu'où
te mènera
ta langue ?



POURQUOI J'ÉCRIS ICI ET MAINTENANT ?
Pour sortir de la confusion.
Pour essayer de mieux voir notre vie.
Pour le plaisir d'un portrait.

CATHERINE
LÉGER

PLOTTE À TIRE

Est-ce que je vous ai déjà parlé de ma BMW ?

Ma BMW.

Elle présente une image de BMW, au public.

Ça, c'est le char que je vais avoir un jour. La Coupé BMW M3.

Elle lit, ton de pub.

Un concept à hauts régimes emprunté au sport automobile, un châssis éprouvé sur la légendaire boucle Nord du Nürburgring et une construction allégée innovante visible notamment au niveau du toit en carbone. Le capot au bossage prononcé dissimule un moteur V8 dont le régime culmine à 8 400 tr/min et est transmis par la boîte de vitesses M DKG à double embrayage avec Drivelogic, sans rupture de couple, au différentiel M à blocage variable et aux roues arrière.

Elle cesse de lire.

Les gens me demandent tout le temps : « Catherine, pourquoi fais-tu une fixation sur les BMW ? »

Temps.



La réponse est, il me semble, évidente : parce que ça coûte cher.

Dans trois jours exactement, ça va faire cinq ans que je suis membre de Communauto. C'est tellement pratique, Communauto. C'est tellement pas cher, Communauto, que le jour où tu laisses Communauto pour t'acheter un char, faut que tu pédales en estie dans ta tête pour te convaincre que c'est un *move* nécessaire. Surtout quand, admettons, tu travailles à la maison, t'habites seule dans Rosemont, t'as pas d'enfants, que t'es pas abonnée à Costco... Vraiment, un coup que ça, ça été dit, laisser Communauto pour t'acheter un char, c'est vraiment révéler au monde entier que t'es une plotte à *tire*.

Vous connaissez ça, c't'expression-là ? C'est pas juss à Gatineau qu'on a ça, des plottes à *tire* ? Plotte à char... Plotte à gaz... Plotte à *tire*... Juste pour être sûre qu'on se comprenne, la plotte à *tire*, c'est une « plotte », c'est-à-dire une fille avec un vagin, qui offre ce même vagin à un gars, dans la mesure où le gars a un char qui en vaut la peine. Bref, son vagin réagit positivement aux chars, « *tire* » étant bien sûr une métonymie pour char.

Pas besoin de spécifier qu'une plotte à *tire*, ça marche avec les voitures de luxe, les voitures sport pis les gros *trucks*. Plotte à Toyota Yaris, par exemple, ça fait *cheap* en tabarnak.

On serait en droit de se demander, aujourd'hui en 2011, si l'expression « plotte à *tire* » est encore pertinente. Non, mais c'est vrai, on n'est pus dins années 90. Dans ce temps-là, c'était clair que la culture du « char », c'était l'affaire des gars. En même temps, c'était la belle époque pour les filles. T'avais pas besoin de faire de paiements mensuels, de payer les assurances... T'avais juste à offrir ton vagin. Facile. Astheure que les femmes peuvent investir elle-même la culture du « char », l'expression devient un peu plus problématique. Par exemple, est-ce qu'une fille qui trippe sur les chars de luxe et qui se procure par ses propres moyens une voiture de luxe est une plotte à *tire* ?

La réponse, c'est oui.

On s'entend que, traditionnellement, entre la plotte à *tire* pis le char, y a un gars. Si tu prends la plotte à *tire*, le gars, pis le char, que t'enlèves le gars, qu'est-ce qui reste ? Une plotte à *tire* pis un char. C'pas compliqué. Les femmes ont beau s'émanciper économiquement, tu peux rien changer à ça. Une plotte, c'est une plotte.

Temps.

Ma psy dit que je vis mal avec le fait d'avoir un vagin. Ce qui est évidemment complètement faux. Je vois pas pourquoi je vivrais mal avec le fait d'avoir un vagin au Canada en 2011. Aucune raison. Ou peut-être une petite, mais qui est très personnelle, c'est que je suis convaincue, je veux dire c'est clair, que si j'avais un pénis y serait vraiment gros. Fait que oui des fois quand je pense à ce gros pénis que j'ai pas, ça me rend un peu nostalgique.

La première fois que j'en ai parlé à ma psy, a m'a demandé de décrire exactement l'image qui me venait en tête quand je disais « mon gigantesque pénis ». J'ai dit : « En érection ? » A m'a dit : « Comme vous voulez. » J'ai dit : « Comme ça, à peu près. »

Elle met ses mains devant elle à la verticale avec une distance d'environ un pied entre chaque main.



A m'a dit : « Pouvez-vous être plus précise ? »

Temps. Frustration contenue.

Là, ça, ça m'a énervée. C'est le genre de question qu'on poserait jamais, mais jamais à un gars, tsé ? Fait que j'ai répondu un peu bête : « Gros. Immense. Gigantesque. Titanesque. »

Ma psy m'a regardée. Je l'ai regardée. On fait ça souvent, on se regarde, pis les deux on attend que l'autre parle en premier. Pis dans ces moments-là, je le sais que j'ai gagné quand a dit quelque chose comme : « Vous avez utilisé le mot... » C'est sûr que, là, a dit ça juste pour relancer la conversation. A l'a pas vraiment envie de dire : « Vous avez utilisé le mot titanesque. » Mais c'te fois-là, c'est ça qu'a l'a dit. A l'a dit : « Vous avez utilisé le mot titanesque. » J'ai répondu : « Oui. » A l'a dit : « C'est drôle parce que quand on entend titanesque, on peut pas s'empêcher de penser à Titanic. Pis je me demande c'est quoi la place du naufrage dans tout ça. »

Princesses de Catherine Léger, mis en scène par Diane Pavlovic. Spectacle de la compagnie Catfight, présenté à la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 2011. Sur la photo : Fanny Rainville, Ève Gadouas, Marie-Eve Huot et Vitali Makarov. © Dominique Lafond.

Elle soupire.

J'ai répondu : « C't'intéressant. C't'intéressant, mais je vois vraiment pas. » Ma psy a eu une fausse petite hésitation dans la voix, comme pour s'excuser d'avance de dire quelque chose qui allait m'énervier, pis a l'a dit : « Peut-être avez-vous peur de perdre votre pénis imaginaire. »

Heille ! Lâche mon pénis tranquille. Non, mais c'est vrai, j'ai pas de problème avec le fait d'avoir un vagin. Mais pas avoir de pénis par exemple, ça c'est *rough* en tabarnak. Ç'a pas l'air comme ça, mais c'est très utile dans vie avoir un pénis. En tout cas pour une fille, ça aide beaucoup. Moi, plusieurs fois par semaine je fais appel à mon pénis imaginaire. Quand je reçois un gros chèque de paie, par exemple. Érection. Quand je me promène sur Mont-Royal, pas peignée, pas maquillée, *fuck all* arrangée, l'assurance que j'ai dans face, c'est parce que je me dis dans ma tête en boucle : la mienne est plus grosse que la tienne. La mienne est plus grosse que la tienne. La mienne est plus grosse que la tienne.

Avoir un pénis, c'est bon. Même notre langue pis nos expressions populaires confirment ça. Par exemple, on s'entend que, historiquement, dans vie, entre un pénis pis une lasagne, il y a souvent eu une femme. Mais c'est pas pour rien que l'expression « graine à lasagne » existe pas. Ou l'expression « graine à balayeuse ». Ou encore « graine à bonne gestion de la vie domestique ». C'est parce que tant qu'à être une « graine à kekchose » faut ben que ce soit quelque chose d'excitant... Donc une graine, oui, mais à quoi ?

Temps. Elle hausse les épaules, signe qu'elle ne trouve pas.

Rien. Ce qui appartient au champ d'expertise féminin, c'est les affaires plates.

Mais la principale raison pour laquelle les expressions comme « graine à lasagne » existent pas, c'est parce qu'historiquement, le pénis, lui, a jamais été une monnaie d'échange.

À la question « Jusqu'ou t'a mené ta langue ? », je réponds trois mots : *plotte à tire*. ■

Catherine Léger a écrit *Princesses* (Catfight, 2011), *Opium_37* (Théâtre de Quat'Sous, 2008) et *Voiture américaine*, pièce lauréate du prix Gratien-Gélinas en 2006. Elle a été scénariste pour les séries *la Job* et *Toc toc toc* à Radio-Canada. Elle est en résidence d'écriture au Théâtre la Licorne et travaille actuellement sur différents projets de longs métrages .